

Le Roman des Romands 2011-2012

Quand j'avais 17 ans

par Alexandre Friederich

Le Pont

Sur la colline, les rues offraient des échappées, les immeubles avaient des toits. Je levais les yeux, je m'intéressais aux arbres ou je prétendais m'y intéresser. Ensuite il me fallait passer par le pont Chauderon. Je n'aimais pas ce pont. Trottoirs longs et minces, voitures au-dessus du vide. Un pont est un raccourci, une mauvaise idée, une idée d'homme. En bas, soixante ou septante ou cent mètres plus bas, les casernes aux portes rouges. Chaque matin, j'espérais voir des pompiers courir. Je n'en ai jamais vu : l'année de mes dix-sept ans, il n'y eut pas d'incendie. Tout était invisible et douloureux.

Sur le pont, que j'empruntais côté lac, je ne me préoccupais pas des passants qui empruntaient le trottoir est, il me suffisait de craindre ceux qui venaient dans ma direction, sur mon trottoir, le trottoir ouest. Aussitôt engagé sur le pont, ces passants devenaient une menace. Ils venaient vers moi et les dents serrées j'allais vers eux. Je calculais le point de notre rencontre, je tournais la tête vers les voitures, le vide, les voitures et quand je revenais vers les passants, ceux-ci avaient gagné du terrain et ainsi, il me fallait refaire mes calculs pour savoir à quel endroit du pont nous allions nous croiser, nous dévisager, nous voir. Je ne pensais pas me jeter dans le vide, ce que j'ai toujours fait par la suite, mais ces réflexions m'aidaient à oublier la menace que représentaient les autres passants, venus de la place Chauderon, et qui marchaient vers moi, les yeux sur le lac. Ces passants, je ne les connaissais pas mais je les reconnaissais. Deux hommes et une femme, à la même heure, sur le pont Chauderon qui mène à l'école de Commerce. J'essayais de ne pas les voir, et pour y parvenir, je les fixais.

Je ne savais plus marcher. Mes genoux et mes pieds lâchaient. A chaque pas, je devinais des obstacles : un frigidaire, une flaque, du barbelé, et je les surmontais à grand-peine, tel un handicapé lancé sur une piste de bowling, et je durcissais mon regard pour me raccrocher à quelque chose, je fixais les passants, les deux hommes, l'un n'allait pas tarder à être à ma hauteur, puis elle, puis lui, le deuxième homme. Je fixais ces trois passants comme si je les prenais à la gorge et le lac mettait dans mon dos un petit vent.

Après avoir croisé le premier des deux hommes, je reprenais mon souffle et le cauchemar continuait avec la femme et le deuxième homme. Lorsque j'atteignais enfin l'autre côté du pont Chauderon, je longeais l'hôpital ophtalmologique, là où ceux qui ont perdu leur regard sur le monde mettent l'avenir entre les mains des spécialistes. Alors je ralentissais. L'école était en vue. L'école de Commerce avec son préau dur et sa façade de molasse verte ornée d'une devise que je n'ai jamais pris la peine de lire (expulsé par le directeur en fin d'année) et je montais de grandes marches de pierre et il me fallait avancer entre les groupes d'élèves, vers le portail de fer forgé, grand, noir, et je pensais à cet homme aveugle

transportant à travers les couloirs souterrains de la ville de Lausanne (où il faisait de la musique) une pancarte qui disait : « aveugle (sans yeux) ». C'était peut-être cela qu'on nous apprenait dans cette école de Commerce qui ne nous apprenait que des choses inutiles, peut-être voulait-on nous arracher toute forme de voyance ?

Enfin l'appel sonnait et je me servais du seul pouvoir qui est invisible aux yeux des gardiens : je cessais d'écouter, je fermais mes oreilles, je me coupais de la parole.

Aujourd'hui, trente ans plus tard, je suis heureux, fâché, remonté, amoureux, dur, désolé, dégoûté et stupéfait devant la multiplication des raccourcis et je constate qu'un panneau placé sur l'hôpital ophtalmologique annonce l'ouverture prochaine d'un chantier d'extension.

© Alexandre Friederich et Le Roman des Romands